

DANIEL S. MILO

La survie des médiocres

Critique du darwinisme et du capitalisme

Introduction

Il y a trop de choses dans notre monde, beaucoup trop. Il y a trop de types de céréales pour le petit déjeuner (Kellogg's a commercialisé quatorze sortes de Rice Krispies depuis 1929); trop de synonymes pour l'adjectif « merveilleux » (le Dictionnaire électronique des synonymes en compte cinquante-neuf); trop d'illusions perdues, trop de races de chien, trop de stimuli dans la journée, et trop de nuances de beige pour les armoires de cuisine. Trop, c'est trop!

Le trop est mon obsession, ma hantise, ma phobie, je l'ai même honoré d'un néologisme barbare : la *tropéité*. L'excès humain – je n'en ai pas imaginé d'autre – est une obsession devenue programme de recherches en histoire, en littérature, en philosophie et au cinéma. J'ai passé vingt-quatre ans à l'explorer sous des angles divers et variés. Dans ma thèse de doctorat, *Aspects de la survie culturelle* (1), j'ai cherché les lois qui président à l'entrée des auteurs et des œuvres dans le canon artistique et littéraire. Comme le titre l'indique, la recherche a été menée sous le signe de Malthus et de Darwin. Il y a trop de postulants à la mémoire collective et trop peu de sièges au Panthéon. Les premiers prolifèrent de manière exponentielle, tandis que les seconds ne croissent que lentement. Dans la culture, c'est la postérité qui joue le rôle de la sélection naturelle dans la lutte pour la survie posthume. J'ai tourné deux courts-métrages qui sont des

bœufs (des improvisations à la manière du jazz) sur le trop. Le héros de *Entre canapé et plafond* (2000) ne fait que contempler le plafond, tandis qu'une voix off déclame que « tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre » (Pascal). *Le jeûne comme art* (2006) met en scène l'artiste de la faim de Kafka. En 2006 toujours, j'ai lancé le site TooMuch.Us, un musée philosophique interactif. J'ai même essayé d'imiter Henry David Thoreau en m'isolant à la campagne pendant quatre ans pour me soustraire au trop.

J'ai longtemps cru que le trop était un monopole – et un malaise – humain, parce que la sélection naturelle éradique le gaspillage et l'inefficacité. C'est elle qui transforme la nature en un havre d'ordre et de simplicité. Les humains se permettent de se compliquer la vie parce qu'ils ont déjà remporté « l'arbitrage final dans la lutte pour la survie » (Charles Darwin), mais les non-humains n'ont pas ce luxe ; tout ce qu'ils font doit servir leurs besoins immédiats. L'écriture de ce livre ne change pas grand-chose à mon existence matérielle, mais une souris ou un nématode qui s'adonnerait à un hobby le paiera de sa vie. Dans la nature il faut maximiser les profits et réduire les coûts au minimum ; la société de consommation nous encourage à faire exactement l'inverse. La société est prodigue. La nature est frugale.

C'est pour admirer avec eux la parcimonie de la nature que j'ai convié les étudiants de mon séminaire de l'École des hautes études en sciences sociales à une visite guidée de la ménagerie du Jardin des Plantes. C'était notre tradition de nous séparer chaque année avec un dernier cours à l'extérieur ; Paris offre tant de lieux à potentiel pédagogique, pourquoi s'en priver ? Après la tour Eiffel, après le musée Picasso, cette année 2005-2006 était le tour du Jardin des Plantes. Il était question de l'excès, le leitmotiv du séminaire depuis toujours. Les étudiants ont été priés de préparer un topo de cinq à dix minutes sur l'animal de leur choix, vu à travers le trop et l'efficacité. Nous nous sommes

donné rendez-vous devant la cage du paresseux, *le maître* ès économies de moyens. Le métabolisme du paresseux est deux fois inférieur à celui des autres mammifères. Sa température corporelle varie avec celle du milieu. Il se déplace très lentement : moins de dix mètres à la minute. Il dort environ douze heures par jour. Il ne saute jamais. Difficile de (ne rien) faire mieux.

Notre étape suivante a été le panda, un ourson au régime alimentaire des plus frugaux ; il serait content de se satisfaire des seuls bambous. Nous apprenons alors que le panda a un pair australien en la personne du koala, un marsupial qui ne vit que de feuilles d'eucalyptus. Il y a une différence de degré entre ces deux gourmets : le panda peut accepter de diversifier son menu, tandis que le koala est un « monovore » invétéré ; il a un *style* alimentaire unique dont il ne s'écarte jamais.

La ménagerie du Jardin des Plantes ayant vu partir ses grands mammifères vers le zoo du bois de Vincennes, il nous a fallu en évoquer quelques-uns *in absentia*. Ainsi un étudiant a présenté le bois du renne, un exemple phare de la sélection sexuelle avec la traîne du paon. Le bois était pertinent à notre thématique puisque seules les caractéristiques sexuelles secondaires, appelées ainsi parce qu'elles sont impliquées dans la parade nuptiale et non dans la reproduction, ont le droit d'être qualifiées d'« exagérées » par les biologistes. La raison de cette exemption ? Leur exagération est fonctionnelle. La surcharge pondérale du mâle met sa vie en danger, mais en échange elle lui rapporte un succès auprès des dames. À la survie individuelle il préfère la survie de ses gènes. La nature ne gaspille jamais, tout au plus pratique-t-elle le *trade-off*. Pour citer le docteur Pangloss, le mentor de Candide, « tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes ».

Nous avons clos la visite avec la girafe. Nous nous attendions à un exposé sur son cou interminable, célèbre grâce à la joute entre Lamarck et Darwin. Les deux fondateurs de l'évolution n'ont-ils pas démontré, chacun avec sa méthode,

que ce cou qui paraît exagérément long aux yeux humains seulement, un cas typique de projection anthropomorphique, est en réalité optimal pour la lutte pour les feuilles hautes? L'honneur de la sélection naturelle est sauf.

Surprise. Ce n'est pas tant le cou de la girafe qui pose problème au paradigme sélectionniste que ses jambes. Il s'avère que les girafes ne peuvent pas s'agenouiller, a fortiori ne peuvent-elles pas se coucher. Les conséquences de cette incapacité sont darwinistiquement dramatiques : la mère est condamnée à mettre bas en se tenant debout. Et même tragiques : le girafon – 70 kilos quand même – tombe de deux mètres de haut, la tête la première, sur le sol dur de la savane. Résultat : le taux de mortalité infantile chez les girafes est de 50 %! Et ce après une grossesse de quinze mois! À titre de comparaison, l'éléphante accouche debout, elle aussi, mais la chute de l'éléphanteau n'est que d'un demi-mètre. La chamelle et le chamelon sont les mieux lotis des bêtes de haute taille : la mère met bas en s'agenouillant ou en roulant sur le sol. Notre guide nous a montré deux vidéos d'accouchement pour nous en convaincre. Ajoutons que l'incapacité à se reposer autrement que debout empêche la girafe de dormir, si bien qu'elle ne fait que de courtes siestes d'une demi-heure par jour. Il reste que somnoler n'est qu'un inconvénient, alors qu'accoucher à la verticale est une fois sur deux léthal. Il est de notoriété publique que la fameuse *fitness* – l'aptitude adaptative – se mesure en nombre de descendants. Comment expliquer alors que l'icône de la sélection naturelle soit si défectueuse là où cela compte le plus?

Jusqu'à la visite au Jardin des Plantes, la dichotomie entre l'optimisation et l'efficacité naturelles et le gaspillage et le chaos humain m'avait semblé un truisme. Les jambes de la girafe ont ébranlé ma confiance dans le savoir-faire de la sélection naturelle; un ingénieur coupable d'un tel fiasco serait mis à la porte sans préavis ni indemnité. Mais ma confiance en la nature n'en a pas souffert pour autant, puisque l'espèce *Giraffa camelopardalis* parcourt les savanes

africaines depuis une dizaine de millions d'années malgré les mauvaises cartes que le hasard lui a attribuées. J'ai tiré deux morales de la fable. 1. L'optimisation n'est pas une condition nécessaire pour la survie. 2. Nature et sélection naturelle ne sont pas synonymes. J'ai traduit cet eurêka en un nouveau programme de recherche : l'excès dans la nature, et, avec lui, sa grande tolérance à la médiocrité. C'est ainsi qu'est née l'idée de *good enough*. Mon séminaire de l'année suivante a été rebaptisé « Philosophie naturelle ». Qui pouvait alors imaginer qu'un complément d'enquête allait durer dix-sept ans...

J'étais donc préadapté à l'étude de la *tropéité* dans la nature, à ceci près que je n'y connaissais rien. J'ignorais la différence entre génotype et phénotype, je ne distinguais pas le microbe du virus, ni la sélection positive et la sélection négative. J'étais totalement ignorant en biologie. Et pour comble, je n'aimais pas la nature, enfin, pas plus que ça. Il me fallait donc rattraper un retard de quarante ans et, obstacle plus haut encore, m'insuffler une passion pour les sciences de la vie. Par miracle, une bonne vingtaine de biologistes se sont mobilisés pour m'initier à leurs secrets sans attendre de contrepartie. Enfin si, quand même : ces âmes secourables m'ont assuré que ma quête valait ma peine et la leur. Ils m'ont en effet appris que l'excès dans la nature n'était pas étudié, parce que l'idée même était une hérésie darwinienne. Ils m'ont encouragé à l'étudier, parce qu'il ne doit pas y avoir de tabou en science. Et ils m'ont assuré qu'on peut l'étudier, car les cas ne manquent pas ; chaque biologiste en conserve de nombreux dans ses archives mais ils les cachent, précisément parce qu'ils sont tabous.

POURQUOI DARWIN ?

Pourquoi un historien/philosophe/écrivain se mêlerait-il d'affaires dont il ignore presque tout ? Parce que la théorie de l'évolution, et en particulier la sélection natu-

relle, nous imprègne à un point tel qu'il est presque impossible de se libérer de son emprise. L'algèbre différentielle, la chimie organique et la physique quantique ont peu d'impact sur notre vision du monde. Le darwinisme, ô combien ! La sélection naturelle, la lutte pour la survie, la survie du plus apte, la loi du plus fort, l'implacable logique malthusienne, notre descendance simiesque et la sélection sexuelle sont omniprésentes dans notre réflexion sur la nature et la société.

En particulier, le darwinisme imprègne le capitalisme, non pas le capitalisme en tant que mode de production des richesses, mais le capitalisme en tant qu'idéologie et vision du monde. Ses termes de référence – maximisation, optimisation, compétitivité, innovation, efficacité, coûts et bénéfices, rationalisation – trouvent écho, et même légitimation, dans la vision darwinienne de la nature. Le darwinisme social est peut-être dépassé, mais le *capitalisme naturel*, lui, est bien vivant. Je soutiens qu'il existe une alliance objective entre le néodarwinisme – la synthèse entre la sélection naturelle et la génétique mendélienne – et le néocapitalisme, et que les deux paradigmes se renforcent l'un l'autre. *L'homo œconomicus* et *l'animal œconomicus* poursuivent les mêmes objectifs et ils obéissent aux mêmes règles. La nature sait ce qu'elle fait ; le marché a toujours raison. Le trait d'union entre les deux paradigmes est annoncé dans l'analogie de la domestication, premier chapitre de *L'Origine des espèces*. Le péché originel de Darwin est d'avoir créé la sélection naturelle à l'image de la sélection artificielle ; la nature se comporte comme la première activité économique de l'homme. C'est l'argument du deuxième chapitre du présent ouvrage.

Le darwinisme est-il nécessaire au triomphe du capitalisme ? Bien sûr que non. Celui-ci s'est débrouillé sans la sélection naturelle bien avant la publication de *L'Origine des espèces*, dès le XVI^e siècle, si l'on suit *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* de Max Weber. Mais le darwinisme est

un formidable facilitateur de l'ethos capitaliste, car il le naturalise dans le sens premier du terme – le rend naturel. Si les « barons voleurs » devaient choisir un parrain spirituel entre Calvin et Darwin, leur religion serait vite faite.

Et, entre ces deux grands « -ismes », le marxisme. Karl Marx a fait une cour assidue à Darwin, mais ce dernier lui a opposé une fin de non-recevoir. Trente-huit lettres envoyées ou échangées par Engels et Marx évoquent le nom de Darwin entre décembre 1859 et 1894, alors qu'une seule lettre de Darwin les mentionne, quoique indirectement et en termes désobligeants (2)... Cette histoire d'amour déçu déborde notre cadre, aussi contentons-nous d'une citation: « Il est possible d'être darwinien en biologie tout en rejetant le marxisme, mais il n'est pas possible d'être un marxiste cohérent et de rejeter Darwin (3). » Ni un capitaliste pratiquant.

Être les exégètes attirés du Livre de la Nature est une lourde responsabilité, surtout depuis que le Livre des Livres ne fait plus autorité. Il est donc du *devoir civique* des biologistes d'offrir à la société une vision de la nature telle qu'elle est réellement. Cette mission va de pair avec un examen minutieux de la théorie de l'évolution.

DARWIN A RAISON... PARFOIS

Ce livre soutient que la sélection naturelle a été conçue à l'image de la sélection artificielle, alors qu'il n'y a pas de pratique qui moins que celle-ci ressemble à la nature. Au lieu de déduire la sélection naturelle de la sélection artificielle, il est en effet utile de déduire de la domestication ce que la nature *n'est pas* (chapitre 2). C'est le péché originel de Darwin, non seulement parce que l'analogie de la domestication déforme l'image de la nature, mais aussi parce qu'elle facilite l'appropriation capitaliste de sa théorie. Évoluer! Innover! Optimiser! Exceller! Ignorer ces impératifs reviendrait à désobéir aux lois de la nature.

La vérité est tout autre. Loin d'être des lois de la nature, l'excellence, le changement et l'innovation sont des épiphénomènes négligeables dans la nature. Richard Dawkins, qui est pourtant le porte-parole officiel de la sélection naturelle, le dit clairement: « L'évolution est quelque chose qui se produit, bon gré mal gré, en dépit de tous les efforts des répliqueurs (et aujourd'hui des gènes) pour l'empêcher de se produire (4). » Il n'y a pas de meilleure stratégie que l'imitation de ses propres parents, puisqu'ils ont déjà fait leurs preuves dans la survie et la reproduction. D'où ma proposition de considérer l'évolution comme une « théorie de la stagnation (5) ». Alors que chez nous, humains, c'est exactement l'inverse. Dès sa plus tendre enfance, le petit de l'homme est appelé à choisir entre réaliser son potentiel ou végéter; on le prévient que, s'il fait du surplace, il sera piétiné par ses congénères plus énergiques et plus ambitieux. Tout, de nos jours, doit se mettre au diapason du temps, même les religions, et la révolution conservatrice est tout sauf un oxymore. Alors qu'il aurait pu se reposer sur des lauriers chèrement payés, *Homo sapiens* ne cesse de rechercher de nouveaux produits, de nouvelles sensations, du nouveau de tout. L'obsolescence programmée n'est pas qu'un complot consumériste, le devoir de publier sous peine de périr (*publish or perish*) en est la preuve.

Mon voyage en biologie a semé le doute sur la dichotomie supposée entre la frugalité naturelle et le gaspillage humain. L'optimisation gouverne la nature domestiquée, mais à l'état sauvage, l'excès, l'inutilité et l'inefficacité sont la règle et l'économie de moyens, l'exception. Le plus apte a de bonnes chances de survivre dans la nature et la société, mais c'est aussi le cas du passable, du pas-mal et du médiocre. Et n'en déplaise à Milton Friedman, le repas gratuit existe. Chaque visite à Wikipédia est un festin offert par d'innombrables bienfaiteurs qui gardent leur anonymat.

La sélection naturelle n'est que partiellement utile pour décrire et expliquer la nature, au moins ce sont les cas les

plus élégants. La sélection naturelle est pratiquement inutile pour décrire et expliquer la société, et quand ça marche, c'est rarement beau. Elle nous renvoie une image tronquée et déplaisante, de nous-mêmes, qui frôle la calomnie. Un satiriste jouit de licence poétique, mais la déontologie du scientifique l'oblige à un devoir de réserve.

Il s'agit ici d'un livre scientifique, dont les arguments reposent sur des données et des raisonnements biologiques. Mais c'est aussi un livre politique. Il défend les ratés de la nature et les humiliés de la société qui, malgré et contre tout, survivent et se multiplient. Les inefficaces et les gaspilleurs ne sont certainement pas les plus aptes, mais ils sont assez bons pour s'en tirer. Il suffit de regarder autour de soi pour se rendre compte que « le monde des choses vivantes a de la place pour le grand et pour le petit, de la place pour le faible et pour le fort (6) ». Ce même bon sens confirme que le monde des êtres humains a de la place pour les brillants et les ternes, les experts et les dilettantes, les travailleurs et les oisifs, les champions et les traîneurs, les nantis du 1 % et les autres 99 %. Si nous saluons la sagesse de la nature, nous devons reconnaître que la tolérance à la médiocrité est un aspect constitutif de son génie. Soyons-en les dignes disciples.

En 1856, Darwin parle de la nature en termes surprenants: « Quel livre un aumônier du diable pourrait écrire sur l'œuvre maladroite, gaspilleuse, balourde, basse et horriblement cruelle de la nature! » Il publie *L'Origine des espèces* trois ans plus tard. Darwin ne jouissait plus de la même liberté de parole après l'*outing* de sa théorie, puisqu'un fondateur a un devoir de réserve vis-à-vis de ses disciples (7). Je me suis donc chargé d'écrire le livre de l'aumônier du diable à sa place.

PLAIDOYER POUR UNE PHILOSOPHIE NATURELLE

« Les scientifiques s'appliquent à ce qu'ils croient être le plus important des problèmes qui leur semblent acces-

sibles – écrit le biologiste François Jacob, lauréat du prix Nobel –, ceux qu'à tort ou à raison ils pensent pouvoir résoudre (8). » Peter Medawar, Prix Nobel lui aussi, appelle la science « l'art du soluble (9) ». Des présocratiques à Darwin en passant par Aristote et Bacon, les philosophes de la nature n'ont pas été soumis à de telles contraintes. Ils ne sont pas limités à des questions que Martin Heidegger nomme *fraglich* – celles qui peuvent être traitées grâce à un protocole consensuel de preuve et de réfutation. Ils peuvent travailler aussi et surtout des questions qui méritent d'être posées (*fragwürdig*), même en l'absence de tel protocole. Comment identifier une question qui mérite d'être posée ? Par l'étonnement qui l'a fait naître, répondent ensemble Platon et Aristote. Platon : « D'un philosophe ceci est le pathos : l'étonnement. Il n'existe pas d'autre origine de la philosophie. » Aristote : « C'est, en effet, l'étonnement qui pousse, comme aujourd'hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques. » La science est une pratique alchimique qui consiste à transmuter l'étonnement en problème. Il s'ensuit qu'un philosophe blasé est un oxymore, un scientifique immunisé contre la surprise l'est aussi. (Ce thème est développé dans le premier chapitre.) L'excès dans la nature est *fragwürdig* puisqu'il provoque un double étonnement : du fait de son existence même, alors que la sélection naturelle aurait dû l'éradiquer ; en raison de sa viabilité, car comment un organisme qui est au milieu d'une lutte terrible pour sa vie peut-il le supporter ?

Il faut regretter que seules les réponses aux questions *fraglich* soient publiées dans les revues scientifiques, car les questions *fragwürdig* sont celles qui établissent et qui nous engagent à réinitialiser les paradigmes. Démocrite n'avait aucun moyen de prouver l'atomisme, et Darwin n'avait aucun moyen de prouver la descendance d'un ancêtre commun. Démocrite a déduit sa théorie de la solidité différentielle des substances : le fer étant plus solide que l'eau, les deux devaient être constitués de composants différents.

Darwin s'est appuyé sur l'analogie entre la domestication et la sélection naturelle pour asseoir la plausibilité de la nouvelle venue. Ni Démocrite ni Darwin n'auraient jamais été publiés dans la revue *Nature*, pourtant fondée en 1869 par les proches du second pour promouvoir les idées du maître (10). Cela dit, PubMed, la base de données des sciences de la vie, recense 16 000 textes dans lesquels le nom de Darwin est cité. La place du découvreur de l'évolution et de la sélection naturelle est assurée à perpétuité.

Et si la science attribuait un créneau à la philosophie naturelle ? C'est précisément la voie que j'ai empruntée. Je me suis hissé sur les épaules de Darwin tout en pensant contre lui. Il recherchait l'origine des espèces et moi, les sources de l'excès et de la médiocrité. Pour ce faire, lui portait des œillères qui ne laissent pénétrer que les traits sélectionnés – de loin les plus élégants – tout en faisant l'impasse sur le reste, alors que mes œillères ne captent que les laids restes.

Des biologistes ont pris au sérieux mes méthodes et mes spéculations pour le moins imprudentes. Ils m'ont accepté comme compagnon de route, parce qu'ils jugent la théorie de la tolérance naturelle possible : on ne sait jamais.

CONCEPTS ET MÉTHODES

Good Enough: le titre du livre paru en anglais. Le terme est inspiré du *good enough mother* du psychanalyste Donald Winnicott. Selon lui, la maternité n'est pas une épreuve des jeux Olympiques, et y exceller est contre-productif. Le français ne tolère pas les anglicismes, certainement pas dans le titre. Depuis un an, nous lui cherchons à quelques-uns un équivalent : suffisamment bon, assez bien, passable, pas mal, correct, OK, moyen, médiocre... Aucun n'a été jugé *good enough* pour figurer sur la couverture de ce livre, sinon dans le texte. Cependant, je prendrai la liberté de parler de la théorie du *good enough* en alternance avec la théorie de la tolérance naturelle.

Fitness (aptitude adaptative): c'est la variable la plus importante dans la théorie de l'évolution. Comme *fitness* est employé dans beaucoup de langues, je me permettrai d'employer le terme anglais et son jumeau français.

Survival of the fittest (la survie du plus apte): une formule consacrée, elle aussi. Elle a été forgée par Herbert Spencer, le père du darwinisme social. Il est impossible d'exagérer son importance, puisque Alfred Russel Wallace a convaincu Darwin de l'employer à la place de « sélection naturelle »! Wallace arguait que le terme « sélection » prêtait à confusion à cause de son arôme anthropomorphique, mais Darwin l'avait adopté parce qu'il présentait « l'avantage de mettre en relation la sélection naturelle et la sélection artificielle (11) ». C'est dire le degré de parenté entre le capitalisme et le darwinisme.

Médiocrité: terme générique qui renvoie à bien d'autres, citons pêle-mêle excès, exagération, inutilité, inefficacité, *nonsense*... Neutralité est plus précis et moins connoté, mais moins accrocheur aussi. Je les utilise tour à tour.

Neutralité: ce qui n'a pas d'avantages adaptatifs; ce qui ne change pas grand-chose pour la survie et la reproduction.

Tolérance: elle n'exprime pas la bonté de la nature ou son ouverture d'esprit, puisque la nature en est dépourvue; mais son indifférence. La nature tolère la médiocrité comme elle tolère la cruauté et la beauté. J'emploie indistinctement *tolérance naturelle*, *neutralité naturelle* et *indifférence naturelle*.

Trop: quand on peut atteindre la même fin avec moins de moyens. Exemple: s'offrir un ordinateur surpuissant pour écrire un livre de philosophie. Dans des cas d'exagération on parlera d'*excès quantitatif*. La théorie du *good enough* s'applique surtout à ce type de tropéité.

De trop: quand on peut survivre sans. Exemple: l'appendice iléo-cæcal. Nous, les humains, pouvons faire avec moins, beaucoup moins, de presque tout; de même pouvons-nous survivre sans beaucoup de choses, presque tout.

Dans des cas de superfluité on parlera d'*excès qualitatif*. Ce type de tropéité ne nous concerne que sur les marges.

Darwinismes: le darwinisme, ce sont deux théories pour le prix d'une. La première est l'origine des espèces par la descendance avec modification; c'est l'évolution *stricto sensu*. La seconde est la sélection naturelle et la survie du plus apte. Darwin considérait que les deux étaient inextricablement liées, d'où le titre complet de son *magnum opus*, *L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle, ou la préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie*. Quand je parle de Darwin, de darwinisme et même de théorie de l'évolution, c'est de la sélection naturelle qu'il s'agit à moins que ce ne soit spécifié autrement.

On fera au long du parcours des pauses jargon. Le critère sera simple : j'expliquerai les termes dont j'ignorais le sens avant mon entrée en biologie.

La critique de la sélection naturelle a l'âge de la sélection naturelle elle-même. Le premier à douter de son omnipotence, on vient de le voir, a été Darwin lui-même. Son élève St. George Mivart a été le premier à opposer la descendance avec modification, à laquelle il adhérait, et la sélection naturelle, de laquelle il disait: « L'argument prouve trop [*The argument proves too much*] (12). » George Romanes, le plus indiscipliné des disciples de Darwin, a trouvé une formule que tout biologiste devrait adopter: « Je pense qu'il est impossible d'entretenir un doute, soit sur l'évolution comme un fait, soit sur la sélection naturelle comme une méthode (13). » En d'autres termes, la sélection naturelle n'est pas un fait mais une façon d'examiner les faits. Depuis un article classique de Stephen J. Gould et Richard Lewontin, le sélectionnisme radical a été rebaptisé « panglossianisme », en hommage au fameux maître de Candide: « Il est démontré, disait-il, que les choses ne peuvent être autrement: car, tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin (14). » J'appelle le dogme de l'infailibilité de la nature *naturadicée* (à l'image de la théodicée, la justification de Dieu).

ÉVOLUTION NON SÉLECTIONNISTE

Les biologistes modernes marchent sur les traces de Mivart et de Romanes. Ils ne contestent pas l'existence de la sélection naturelle, mais son omnipotence et sa prévalence. La génétique a permis de découvrir d'autres processus d'évolution, dont les plus importants sont la dérive génétique, le goulot d'étranglement et l'effet fondateur. Dans la *dérive génétique*, les fréquences alléliques – de variantes d'un gène – d'une population changent au hasard au fil des générations. La dérive génétique peut avoir des effets majeurs lorsqu'une population est fortement réduite en taille à la suite d'une catastrophe naturelle (c'est le *goulot d'étranglement*) ou lorsqu'un petit groupe se sépare de la population principale pour former une colonie (c'est l'*effet fondateur*). Ces processus sont étudiés par la génétique des populations, une discipline hautement technique qui mobilise de puissants instruments statistiques et mathématiques.

La dérive, le goulot et le fondateur sont absents de ce livre et ce pour une double raison : 1. Ils sont absents du discours populaire. Le public ne se les est pas appropriés, il les ignore même. 2. Les biologistes qui maîtrisent le sujet – une petite minorité – se reconnaissent néanmoins dans la sélection naturelle. Même les généticiens des populations se rabattent sur la dérive génétique quand l'explication sélectionniste fait défaut. Même le plus beau garçon du monde ne peut donner plus qu'il n'a. Il n'y a pas plus belle théorie que la sélection naturelle, mais elle ne marche qu'une fois sur... dix..., sur vingt ? Les œuvres de la sélection naturelle sont l'aristocratie des phénomènes naturels et les produits des autres processus n'en sont que la plèbe. Tel est le cas de la théorie du *good enough*.

Pourtant le scoop, car c'en est un, est que les beaux cas n'ont pas d'avantage adaptatif sur les cas quelconques. Aux Galápagos, des animaux d'obédience darwinienne comme le pinson et les animaux adarwiniens et même anti-

darwinien comme l'oiseau moqueur ont les mêmes chances de survie. La science préfère l'élégance, moi aussi, mais la nature est indifférente à l'esthétique explicative ; pour elle, tout est bon à prendre qui sert la survie et la reproduction.

CRÉATIONNISME ET *INTELLIGENT DESIGN*

Les biologistes qui m'ont guidé au long de ma recherche m'ont toujours encouragé, mais en même temps ils m'ont averti que tout ce que je dirais serait utilisé contre la science. Toute critique de Darwin est dangereuse, prévenaient-ils, parce qu'elle va être récupérée par le créationnisme et l'*Intelligent Design* (dessein intelligent, ID), surtout aux États-Unis. Par exemple, si je soutiens que la plupart des animaux des îles Galápagos ne respectent pas les principes développés par Darwin lors de sa visite, comme je le fais au chapitre 3, les partisans du dessein intelligent en déduiront que l'évolution elle-même est un mythe. Je tiens donc à être catégorique : aucun des arguments présentés dans ce livre ne peut être raisonnablement interprété comme une atteinte à la théorie de la descendance avec modification. Aucun de mes arguments ne nie la réalité de la sélection naturelle, mais seulement sa fréquence relative. Je vais plus loin. Les tenants de l'ID partent du principe, fourni par le sélectionnisme lui-même, que les espèces sont optimisées. Ils prennent l'analogie de la domestication à la lettre, en se demandant comment la perfection de la nature pourrait être atteinte sans l'intervention et la direction d'un grand domesticateur cosmique. Contrairement au sélectionnisme et au dessein intelligent, la théorie du *good enough* attire notre attention sur les nombreuses imperfections de la nature. Il existe une forte corrélation entre l'omniprésence du gaspillage et de l'inefficacité, et l'inexistence du dessein intelligent. Qui joue donc le jeu du créationnisme et de l'ID, la sélection naturelle ou la tolérance à la médiocrité ?

STRUCTURE DU LIVRE

Ce livre est divisé en trois grands thèmes. Dans la première partie, « Icônes », je braque le regard sur quatre emblèmes darwiniens par excellence : la girafe, l'analogie de la domestication, les Galápagos et le cerveau humain, pour faire comprendre comment la théorie de la sélection naturelle s'en sort lorsqu'on lui demande de rendre compte de ses propres exemples. La deuxième partie, « La théorie de la tolérance naturelle (celle du *good enough*) », relève quatre défis : réconcilier le lecteur avec l'inutilité et la gratuité dans la nature et ailleurs (chapitre 5), démontrer l'existence et la prévalence de l'excès dans la nature, puis remonter à ses origines (chapitre 6) ; expliquer sa durabilité (chapitre 7). La troisième partie, « De la sortie d'Afrique au réchauffement climatique », est dédiée à l'homme. Le chapitre 8 raconte la sortie d'Afrique grâce à l'invention de demain. Le chapitre 9 explique la création du filet de sécurité de l'humanité qui lui assure l'invincibilité. Enfin, le chapitre 10 analyse les principes que les biologistes attribuent à tort à la nature et dont le capitalisme fait son miel.

Dans la nature comme dans la société, il y a de la place pour le fort et pour le frêle, pour l'hyperactif et pour le paresseux, pour le plus apte et pour le médiocre. Si nous saluons la sagesse de la nature, nous devons reconnaître que l'impartialité est un aspect constitutif de son génie. Soyons donc ses dignes disciples.

Notes

1. EHESS, 1986.
2. « Quelle idée stupide semble prévaloir en Allemagne sur le lien entre Socialisme et Évolution par Sélection naturelle ! » (à Karl von Scherzer, 26 décembre 1879).

3. Paul Haizer, cité par Ian Angus, « How Darwin Influenced Marx and Engels », *A Reader Shade of Green: Intersections of Science and Socialism*, Monthly Review Press, 2017.
4. Richard Dawkins, *The Selfish Gene*, Oxford, Oxford University Press, 1976, p. 23.
5. C'était le titre de ma première conférence sur Darwin et *L'Origine des espèces*, en 1979 à l'université de Tel-Aviv.
6. D'Arcy Wentworth Thompson, *On Growth and Form*, Cambridge, Cambridge University Press, 1942, p. 270.
7. Ludwik Fleck, *Genèse et développement d'un fait scientifique: une introduction à la théorie du style de pensée et de la pensée collective*, Les Belle Lettres, 2006 (1934).
8. François Jacob, *La Souris, la Mouche et l'Homme*, Odile Jacob, 1996, lettres du 2 juillet 1866 et du 5 juillet 1886.
9. Peter Medawar, *The Art of the Soluble: Creativity and Originality in Science*, Londres, Penguin Books, 1969.
10. Janet Browne, *Charles Darwin: The Power of Place*, New York, Alfred A. Knopf, 2002, p. 247-248.
11. Alfred Russel Wallace à Charles Darwin, 2 juillet 1866; Darwin à Wallace, 5 juillet 1866.
12. St. George Mivart, *On the Genesis of Species*, Londres, Macmillan & Co, 1871, p. 37.
13. George Romanes, « Physiological Selection; an Additional Suggestion on the Origin of Species », *The Journal of the Linnean Society Zoology*, 1886, vol. 19, p. 338.
14. Stephen J. Gould et Richard Lewontin, « Les écoinçons de Saint-Marc et le paradigme panglossien: une critique du programme adaptationniste », 1979, *Wired*, 21 juin 2017 (en ligne).

Daniel S. Milo

La survie des médiocres. Critique du darwinisme et du capitalisme.

NRF Gallimard, 2024

Les Amis de Bartleby, février 2024

lesamisdebartleby.wordpress.com